

## ESSAIS INÉDITS

### SONNET

Sous les arbres géants dont les têtes antiques  
Forment, en s'enlaçant, un dôme sous les cieus,  
Ils allaient à pas lents, et leurs âmes rustiques  
Vibraient des chants d'amour, ce benjamin des  
[dieux.

Mais, du grand bois désert les sites poétiques  
Doucelement, tristement, se fondent à leurs yeux ;  
Et des ombres, bientôt, surgissent, fantastiques,  
Comme on voit se lever les âmes des aïeux.

Et, se penchant, tout bas et d'une voix qui trem-  
[ble,  
Comme il restait muet, elle lui dit : " J'ai peur ! "  
Et, l'aimé l'entourant de son bras protecteur,

Sous les arbres géants, ils allèrent ensemble :  
Elle n'avait plus peur des ombres du grand bois,  
Son âme maintenant vibrant d'autres émois.

PAUL HYSSONS.

Août, 1903.

### LES MURS ONT DES OREILLES

Aimez-vous le cornet à piston ?

Si oui, je vous invite à venir chez moi : j'ai un  
voisin qui en joue... à une heure après minuit.

Du reste, s'il joue toujours ses gammes, c'est  
qu'il les joue bien.

Edmond Paré disait spirituellement d'un vio-  
loncelliste qu'il flattait le ventre et pincait le col  
de son instrument jusqu'à ce qu'il criât.

Je ne sais ce que mon aimable voisin fait à son  
" ustensile ", mais il crie : je ne vous dis que ça.

Que c'est donc drôle, maintenant, on n'est plus  
chez soi dans sa demeure.

Vive les maisons en pierre — et pas en carton  
— d'autrefois.

Je ne sais si l'on en viendra à la maison de cris-  
tal du sage de l'antiquité ; mais, en attendant  
qu'on se voie d'une maison à l'autre, on s'entend  
parfaitement, du moins.

Tout ceci pour arriver à vous conter ce qu'il ad-  
vint à une de mes cousines, qui jouait du violon,  
— zing, zing, crich !

Elle avait un voisin qui aimait autant le vio-  
lon que j'aime le cornet à piston, — ce qui n'est  
pas peu dire.

Elle était bonne amie de ce voisin, beau et char-  
mant garçon.

Détail qu'il ne faut pas oublier, leurs demeures  
étaient contigues et leurs chambres respectives  
n'étaient séparées que par un mur mitoyen.

Durant le jour, ils bavardaient souvent ensem-  
ble, causaient joyeusement :

" Qu'elle est donc bien, " pensait-il.

" Que je le trouve donc de mon goût, " pensait-  
elle.

Et, le soir venu, pendant qu'il tentait vaine-  
ment d'étudier, elle brandissait son archet, de  
l'autre côté du mur mitoyen, et commençait un  
air langoureux, inspiré par le quart d'heure agréa-  
ble passé avec le jeune voisin.

Lui, — qui ne se savait pas concerné, — se le-  
vait, désolé : " Allons, bon, j'en ai encore pour  
une heure ou deux. Sauvons-nous ! "

Il sortait.

Quelquefois, il allait frapper à la porte voisine,  
— portait la guerre à Carthage.

Il était toujours recompensé de sa ruse de guer-  
re par la gracieuse apparition de ma cousine.

Quand il partait, à regret, il se répétait : " Quel  
dommage qu'elle joue du violon ! "

Un soir, il avait à travailler sérieusement :  
l'inévitable et douloureux violon commence... " Sa-  
perlotte ! " crie-t-il, exaspéré, " maudit crin-  
crin ! "

Le terme était fort, — si " fort ", qu'il fut en-  
tendu de l'autre côté.

On ne sait ce qui se passa dans la tête de ma  
cousine... Son violon tomba et se brisa ; l'archet  
aussi.

La première fois qu'elle vit le voisin, elle lui  
dit : " A propos, j'ai fait du progrès, pour mon  
violon. ".....

Lui : " ? ".....

Elle : " Je ne joue plus. "

Lui : " Vous êtes un ange. "

Tant et si bien, qu'au bout de trois mois, ils  
étaient mariés.

ALFRED.

### T'EN SOUVIENS-TU ?

(Rimes de fantaisie)

A mon vieux ami de collège M. L.

T'en souviens-tu, Maxime, alors que le tocsin,  
Par la main du " bédou " réglant notre destin,  
A l'étude, au dortoir nous appelant soudain,  
Finissait, renouait un intime entretien ?

Ami, te souviens-tu de ces éclats de rire  
S'échappant tout à coup dans un joyeux délire ;  
De ces mots insensés qui nous faisaient sourire ;  
De ces propos charmants qui ne peuvent s'écrire ?

Encor te souviens-tu de ces légers cartels  
Que nous nous envoyions, ennemis fraternels,  
Et que nous relevions dans le vin des hôtels ?

Souviens-toi, souviens-toi de ces douces années,  
Qui ne reviendront pas ; de ces courtes journées  
Qui ne sont déjà plus que des roses fanées !

JEAN SUÏE.

Saint-Laurent, août 1903.

### LE SAUT DES RAPIDES DE LACHINE

Le signal est donné. Les roues du bateau se  
mettent en mouvement et semblent, un moment,  
impuissantes à le faire avancer. L'eau résiste  
avec rage sous les aubes qui la battent à grands  
coups précipités, mais il lui faut pourtant céder à  
une force supérieure, et voilà le bateau lancé dans  
les ondes courroucées, qui laissent derrière nous  
un sillon bouillonnant de colère.

Nous quittons le quai de Lachine pour gagner  
le plein fleuve, où l'eau affolée par le vent prend  
une teinte verdâtre, comme si la verdure des ri-  
ves s'y mirait. Le soleil, au couchant, projette  
une colonne de feu dans les flots, qu'il rend  
éblouissants, tandis qu'en face, le clocher du vil-  
lage de Caughnawaga resplendit comme une épée  
flamboyante. Plus loin, la structure élégante  
d'un pont dessine ses lignes nettes sur le bleu du  
ciel, et semble une construction en miniature.

Nous continuons d'avancer entre les rives en-  
chanteresses du Saint-Laurent, d'un côté plantées  
de peupliers superbes, immobiles et graves com-  
me des obélisques, d'ormes altiers empanachés de  
masses de verdure masquant de riches villas, et  
des broussailles formant hale vive égayent les  
bords. De l'autre côté, au loin, adossée à de hau-  
tes montagnes qui bouleversent l'horizon, s'étend  
la campagne déjà mûrie par les soleils d'été, se-  
mée d'arbustes ou coupée de bosquets de cèdres  
rangés et fichés en terre comme des tentes d'In-  
diens. C'est beau, si beau, que l'on oublie volon-  
tiers que l'on est entraîné vers un abîme mena-  
çant.

Déjà les roues ralentissent leurs évolutions,  
afin de permettre au montonier de bien guider  
son bateau, et nous voyons sourdre des jets d'eau  
écumante, d'une blancheur neigeuse. L'eau rugis-  
sante suit la pente rapide nous emportant com-  
me un copeau ; nous nous sentons attirés dans la  
gueule du monstre, dont nous percevons déjà la  
froide haleine, et dont nous entendons la respira-  
tion puissante. Mais c'est en vain qu'il ouvre sa  
gueule baveuse pour nous engloutir ; en vain  
qu'il nous découvre un gouffre béant pour nous  
donner le vertige et nous entraîner dans sa caver-  
ne profonde, nous sommes le plus fort, et le ba-  
teau passe sur le dos du monstre, rugissant de co-  
lère et de dépit, qui inutilement s'arcboute et se  
cabre tour à tour pour nous faire chavirer. Nous  
sortons victorieux : le génie de l'homme a triom-  
phé des éléments déchaînés pour sa perte. Et  
maintenant, nous regardons derrière nous tout à

notre aise les eaux se ruer dans les méandres  
écumeux, bondissant en mamelons d'écume que le  
soleil rend aussi éclatante que la neige. Et je  
songeais que toute chose est relative en ce mon-  
de, même le danger, et que le visage joyeux de  
nos compagnons est pour beaucoup dans notre  
sentiment de sécurité, ce qui tend à rendre un peu  
banal cette descente pittoresque qui, autrefois,  
était regardée comme un exploit de bravoure et  
d'intrépidité extrême.

La tête encore pleine du bruit et du fracas des  
chutes, il nous tarde maintenant d'atterrir, et  
nous nous surprions à aimer davantage le toit  
où, dans le calme de l'intérieur, nous revivons les  
impressions encore fraîches du saut des rapides  
de Lachine.

ALP. DUPETITBOIS.

### LA CHARITÉ

Depuis dix-neuf cents ans, une reine immortelle,  
Sans sceptre, sans couronne, or, diamant, dentelle,  
Une reine adorable et de toute beauté  
Se cachant sous les traits de la simplicité,  
Parcourt notre univers, relevant la faiblesse,  
Apaisant le chagrin, secourant la détresse,  
Entourant de ses soins le vieillard impotent,  
L'infirme, l'orphelin, le lépreux rebutant ;  
Sans jamais se lasser, sans nulle répugnance,  
Attirant sur son coeur la plaie et la souffrance.  
Cette reine ignorant l'amertume et le fiel,  
Avec un Enfant-Dieu nous vint un jour du ciel.

Couverte d'un manteau de laine noire ou grise,  
Quand souffle l'aquilon, les autans ou la bise,  
Dans le chemin rempli de neige, de frimas,  
Menant à la chaumière, Elle conduit ses pas,  
Portant sous son manteau le bienfait qui soulage,  
Sur ses lèvres le mot qui console, encourage,  
Et dans son coeur divin la discrète pitié,  
Le dévouement sans borne et la douce amitié.

L'injure, le mépris, la noire ingratitude  
N'altèrent nullement ni sa sollicitude  
Pour le gueux délaissé, criminel et souffrant,  
Ni son immense amour pour le pauvre mourant,  
Pour le jeune orphelin, l'infirme pitoyable,  
Le juste, l'innocent et le pêcheur coupable ;  
Elle aime également le juif et le chrétien,  
Le renégat lui-même ainsi que le païen.

Sous les traits d'un apôtre on l'a vue en un baigne,  
Pour sauver l'innocent, devenir la compagne  
De forçats endurcis, d'infâmes criminels,  
Qu'elle refit chrétiens sous ses doigts maternels.

Sous ses baisers si doux, sous sa douce caresse,  
Que ne marchandé point son immense tendresse,  
L'esclave du malheur sent ses fers allégés  
Et rafraîchis ses yeux par les larmes rouges.  
L'orphelin délaissé trouve en elle une mère  
Qui rend son âme en deuil moins triste, moins  
[amère.

Le condamné lui-même, à sa voix relevé,  
Vers le ciel, confiant, porte un coeur retrouvé.

Cette reine au coeur d'or de la famille humaine,  
Jusqu'à la fin des temps, sera la souveraine,  
Versant, le jour, la nuit, toujours à pleines mains,  
Son baume, ses bienfaits sur les pauvres humains.

Des mortels innocents, repentants et des sages  
Elle attire partout l'amour et les hommages  
L'affectueux respect, la vénération,  
Forçant même le vice à l'admiration.  
En la voyant passer si simple, si modeste,  
Portant sur son beau front la sagesse céleste,  
L'impie audacieux, comme un simple joujou,  
Malgré lui se découvre et fléchit le genou.

A tous ceux qui, surpris, ignorant son essence,  
Lui demandent son nom, le lieu de sa naissance,  
Cette reine répond avec simplicité :

" Mon pays, c'est le Ciel, et mon nom, Charité ! "

AUGUSTE CHARBONNIER.

### ÉPURONS NOTRE LANGUE

Ne disons pas :	Disons :
Je vais " cauxer " mon patron,	Je vais " cajôler " mon patron ;
Un " cavreau " de pa- tates,	Un " caveau " de pa- tates ;
" La celle " que j'aime, Les " cenelliers " sont en fleurs,	" Celle " que j'aime ; Les " aubépines " sont en fleurs ;